

IV

SOUDAIN HENRIETTE...

Pour cet homme de 35 ans perdu dans les décombres des illusions et idéologies effondrées, seule la psychanalyse devait lui permettre de découvrir d'essentiels repères. À son insu, la quête du père devenait une nouvelle Odysée, encore une fois idéalisée. Ainsi, pour lui, d'évidence, seul un psychanalyste homme pouvait lui ouvrir la voie de cette recherche indispensable.

Il se présentait comme Bonaparte au pont d'Arcole, avec cette chevelure sombre tombant sur ses épaules ; mais avec ce costume en velours noir et sa chemise à col Mao, nouée d'une écharpe rouge, il était Julien Sorel du « le Rouge et le Noir ». Il entra dans mon cabinet, en lançant d'une voix théâtrale sa première tirade : « De mon père, je n'ai que le nom car je survis difficilement dans un constant non au père. » Une suffisante fraîcheur d'âme chez le jeune psychanalyste que j'étais alors me permit derrière le cabot d'entendre le chien fou, presque enragé, qui cherche un maître.

Je découvrais, à cette époque de ma vie de thérapeute, qu'après la lecture des maux et de leurs symptômes enseignés dans nos facultés de médecine, il existait aussi une écoute des mots que je commençais à visualiser : un passage du langage aux images, déjà aux « imagos »

et sur les pas d'un célèbre Zurichois, bientôt un passage aux archétypes. Le jeune défricheur de psyché que j'étais sentit du Julien Sorel en cet écorché vif.

Pour lui, en 1950, le « char de l'Histoire » était passé durement sur les chairs tendres de sa jeunesse. En un mot « comme en sang », son père, jeune fonctionnaire colonial en Indochine, avait été exécuté dans une nuit révolutionnaire initiant le processus de décolonisation. Quand il vint au monde en métropole, son père était mort depuis plusieurs mois. Il portait donc le nom de ce père jamais connu. Son prénom, selon une tradition familiale, redoublait la filiation patronymique, de père en fils premier-né. Pendant vingt ans, il vécut comme le seul représentant masculin de sa famille, entre une mère, une sœur aînée, une grand-mère veuve de la guerre de 1914-1918, et une grand-tante célibataire : un terrible matriarcat méditerranéen. Seul parmi toutes, seul contre toutes, disait-il.

Je le « visionnais » : seul, petit taureau noir dans l'arène, seul petit héros sombre de la Reine-Mère. Après quelques semaines, le passage au divan eut le mérite d'offrir un champ qui, tant au niveau de son transfert préalable que de mon contre-transfert permettait une meilleure neutralité. Il me semble que pour lui il s'agissait d'un transfert préalable, car, fort de quelques lectures psychanalytiques, il avait donc décidé qu'un psychanalyste homme le mènerait sur le chemin de la « résolution de l'Œdipe ». Or, disait-il dès le premier appel téléphonique, ma voix râpeuse puis la vision de ma barbe fournie l'avaient rassuré sur ma potentialité de virile paternité !

Il remplissait sans peine le temps de ses séances de discours exaltés ou déprimés. Tantôt savant et érudit en professeur de lettres qu'il était, tantôt naïf « enfant divin » que cette cohorte matriarcale avait adoré, tantôt le révolutionnaire exalté qu'il jouait, il s'introvertissait parfois en « étranger camusien ». Il avait fait bien d'autres rêves qu'il interprétait de façon par trop littéraire à mon goût, mais le rêve suivant fut la découverte d'une sorte de filon d'une grande richesse interprétative :

Avec un bruit intense, une moto qu'il chevauchait sortait d'une grotte fermée par une sorte de porte métallique brusquement ouverte. Ainsi, comme un évadé, il roulait dans un trajet sinueux, réalisant une sorte de gymkhana dont les balises étaient des croix blanches. Il réussissait à accomplir ce parcours sans faute jusqu'à la porte d'une ville fortifiée, sorte de ville médiévale, et s'arrêtait avant d'y pénétrer.

Au fur et à mesure de cette course difficile, il se sentait apaisé et, à la fin, heureux d'être au pied des murs de cette cité. Il décryptait assez facilement ce thème de naissance violente, cette sortie de la grotte, matrice primitive. Mais pourquoi cette porte aux allures de porte blindée ? De quel blindage symbolique s'agissait-il ?

Il associait cette chevauchée bruyante à la réalité de cette moto qu'il avait achetée avec ses premiers salaires de maître-auxiliaire. Moto à triple motivation : jeter dans l'effroi mère, grand-mère et tante, se précipiter dans ces années de révolte (1968-1969), de meetings universitaires en meetings politiques, et se terroriser lui-même par une démarche quasi suicidaire.

D'ailleurs un accident très sévère fut pour lui l'occasion d'un repos forcé dans un centre de rééducation. Il s'y fit des amis, et y découvrit les œuvres de Freud. C'est en sortant à peu près rétabli qu'il obtint un poste en Afrique. Trois années dans ce qui fut pour lui le « continent noir » allaient de bien des façons assombrir et interroger ce jeune prométhéen.

Les croix blanches de ce moto-cross lui rappelaient les croix des cimetières militaires et la terrible cérémonie du rapatriement du cercueil de son père. Il avait alors une dizaine d'années et, entre sa mère et sa sœur habillées de noir, il se souvenait de lui, sanglé dans un manteau sombre. Ils étaient là avec d'autres familles sur le quai d'un port militaire. Il y avait aussi l'alignement impeccable des troupes, avec leurs officiers. Il avait le souvenir d'une sonnerie aux morts, et du bruit des tambours voilés. Les cercueils descendaient d'un bateau, portés par des marins. L'atmosphère était pathétique. Pendant le premier des interminables discours à la gloire de ces héros

assassinés, il se souvenait qu'il savait que ces cercueils étaient pour la plupart vides, et qu'il avait une irréprouvable envie de crier : « Mon père est un con, les pères sont des cons. » Sa mère, comme si elle avait pu deviner ce cri iconoclaste, lui serrait la main de plus en plus fort. Un cercueil sans père... un cercueil vide : une farce tragique. Voilà pourquoi il était bien sûr qu'il devait entreprendre une psychanalyse avec un homme, un homme réel et vivant !

Il terminait cette séance bien remplie en disant que cette ville fortifiée était peut-être le lieu du père, du père social. Il détenait une potentialité, une disponibilité, une sorte d'énergie archétypique de direction encore inconnue. « L'archétype est un organisme qui vit de sa vie propre, doué de forces génératrices » (12).

C'est seulement plusieurs mois plus tard que cette direction se précisa et qu'« enfin Henriette » se révéla la médiatrice, l'animatrice du processus analytique.

Il interprétait ce jaillissement hors d'une matrice archaïque, et l'apaisement qui en résultait comme le défoulement thérapeutique après toutes ces années où lui était resté dans la gorge ce cri : « Mon père est un con, les pères sont des cons. ». Tout aussitôt il se disait : me faudra-t-il tuer ce père mort pour « trouver du père » en analyse ? Oui, sûrement, « tuer le père ». Ne me disait-il pas également : « Tu es le père » ? Et pourtant ce fut une femme – et quelle femme ! – qui le fit remonter vers son propre destin. Un rêve de nouveau distribua les cartes du jeu... les cartes du je.

Il est temps d'indiquer que ce Julien Sorel, cet éternel Don Juan, ce Narcisse sans cesse inquiété, avait d'une première union conçu une fille, adorée, adulée, perdue de vue, retrouvée au retour d'Afrique et qui, un week-end sur deux, jeune et impertinente Antigone, vérifiait obsessionnellement que ce père aveugle n'avait d'yeux que pour elle.

12. C. G. Jung, *La Théorie psychanalytique*, Paris, Montaigne, 1932 ; cité par Élie Humbert, in *Jung*, Paris, Éd universitaires, 1983, p.106.

Quand Œdipe s'aveugle, peut-on lui laisser la chance de la prise de conscience d'une féminité secourable ? Sa représentation vénale nous surprend tous les deux. Voici le rêve annoncé :

Julien, donc (ce prénom lui convient bien), titubait au sortir d'une taverne où il avait trop bu, dans la rue pavée et étroite d'une cité médiévale. Il se sentait en quête d'une « bonne aventure », de la satisfaction d'un désir... désir d'objet érotique, bien sûr. Ainsi, quand il aperçut l'enseigne métallique d'une maison de tolérance, nimbée de lumière rouge, il décida d'y pénétrer. La porte était fermée. Il cria, appela : personne ! Pourtant l'enseigne était là : « Chez Henriette, la grosse putain. » Il bégaya encore : « Oh, oh, ouvrez-moi, je veux entrer ! » Une silhouette apparut à la fenêtre du premier étage : « Oh là, calme-toi ; as-tu de l'argent ? » « Oui, bien sûr. » « Montre-le ! » Alors il lança trois pièces d'or qui vinrent tinter contre l'enseigne du bordel. La voix retentit de nouveau : « C'est bien, tu peux entrer ! » Il se précipita pour accéder au premier étage.

Il me dit alors : « J'ai cru que je ne pourrais jamais vous raconter ce rêve. » Dans mon fauteuil, je retenais mon rire, car j'avais déjà deviné... Après un grand silence, il convint qu'Henriette... « la grosse putain », était le féminin de mon prénom Henri, et que les trois pièces d'or étaient le multiple de la somme qu'il me donnait à chaque séance. J'entendais bien ma vénalité qui disait le prix et la valeur aussi de la relation psychanalytique, mais j'attendais et je ne m'attendais pas à cette association : j'étais Madame Rosa, l'héroïne avec Momo de *La Vie devant soi*, prix Goncourt 1975, d'Émile Ajar, alias Romain Gary.

Lui, par petites phrases, par petits mots enfilés à la diable, disait comment, à son étonnement, il se sentait le Momo (alias Mohamed) de ce célèbre roman. En effet, si, comme le disait Flaubert, « Madame Bovary, c'est moi », Romain Gary, qui en vécut et qui peut-être en mourut ⁽¹³⁾, aurait pu dire : « Momo c'est moi », mais

13. Romain Gary s'est donné la mort en 1980.

aussi : « Madame Rosa, la grosse putain “qui se défend avec les hommes”, c’est moi ».

Julien, qui avait sué « sang et eau » pour rapporter ce rêve offensant, s’étonnait que la fonction de son psychanalyste soit de l’ordre de cet accueil par une mère universelle qui accepte, pour quelques deniers de prendre en charge Mohamed dont la mère est morte et le père disparu. L’amour s’en mêlera et elle essaie à sa façon de faire de son « petit homme » un homme libre.

Ces Momo et Rosa, nous avaient tenus, lui, moi et des milliers d’autres, en 1975, le souffle court, le cœur à fleur d’âme, le temps d’une saison littéraire, le temps d’un « pari stupide » d’humanisme. Ainsi, avec étonnement, Julien, qui était tellement persuadé que seul un analyste homme pourrait l’aider à trouver assez de fonction paternelle en lui, découvrait que la partie féminine de son analyste, que l’Henriette intérieure de cet Henri, était opérante, c’est-à-dire à l’œuvre.

Apaisé d’avoir pu rapporter ce rêve à sa séance, d’avoir osé donner un rôle de prostituée à son analyste, il ajouta : « Je vous souhaitais père noble, et vous voilà mère maquerelle ! » Il rit de cette formule impertinente ; j’en ris aussi, et la séance se termina dans la complicité de ce presque fou rire. Rire entre père et fils, ou entre mère et fils ? Un « complexe mère » s’introduisait dans notre relation. À propos de cet archétype de l’anima, Jung écrit : « Cette image est un conglomérat héréditaire inconscient d’origine très lointaine, incrusté dans le système vivant, “type” de toutes les expériences de la lignée ancestrale du sujet de l’être féminin, reste de toutes les impressions fournies par la femme, système d’adaptation reçu en héritage » (14).

Cette voie d’investigation ainsi ouverte lui permit de repérer dans sa vie relationnelle de nouvelles « anima »-tions qu’il pouvait désormais mieux contrôler.

Un des derniers rêves avant la fin de cette longue analyse reprend à sa façon le thème du sexe de l’analyste :

14. C. G. Jung, *Problèmes de l’âme moderne*, Paris, Buchet/Chastel, 1976, p. 312.

Il se promenait sur une route de campagne, sans doute en mai ou en juin. Après avoir hésité, il décidait avec sa compagne de pousser le portillon d'un jardin qui paraissait très fleuri, pour le visiter.

Quand ils entendirent des pas venant dans leur direction, ils crurent que le propriétaire venait les interpellé pour être entrés sans permission, mais bien au contraire ce débonnaire jardinier venait vers eux en souriant avec un bouquet dans les bras. Il leur dit, en souriant : « Ne craignez rien, ce jardin est ouvert à tous ceux qui l'admirent ; d'ailleurs la nature est à tous ceux qui l'aiment. Je vous donne à chacun une rose. » Puis il s'en alla discrètement.

Il me dit combien ce rêve l'avait ému. Il s'était réveillé les larmes aux yeux, larmes de joie car il reconnaissait en ce jardinier le père de son père, à peine connu, décédé quand il avait 4 ou 5 ans. Comme l'homme du rêve, il avait des sabots de bois, un grand tablier blanc et un chapeau de paille. Il se souvenait plus de sa photo que de lui vraiment, mais avait le souvenir tactile de son menton mal rasé sur sa joue quand il l'embrassait. Oui, il y avait là une image de père, celle du père de son père, de ce père jamais connu.

Cette « imago paternelle » qui ouvrait largement son jardin, qui offrait la nature, n'était-ce pas aussi l'archétype du *senex* qui a l'expérience et le savoir de la « nature humaine » ? Bien sûr, Julien savait maintenant que cette jeune femme anonyme était son double féminin, sa part de féminité intérieure, celle dont la prise de conscience pouvait désormais le freiner dans ses répétitives projections amoureuses. Quelque potentialité en lui, quelques principes organisateurs, quelques archétypes en fait avaient pu accomplir la part du père. Un mouvement d'autonomie psychique non réactive pouvait, comme quelque aiguille aimantée, donner la direction d'une individuation possible. Mais il est vrai que ces considérations sont du domaine de ma pensée d'analyste, et il ne serait d'aucune utilité à l'analysant d'en recevoir l'information. (15) Plus que de fertiles semilles, il s'agirait

15. C. G. Jung, *L'homme à la découverte de son âme*, Paris, Payot, 1963, p. 313, « En face d'un archétype, l'analyste peut et doit commencer à penser. »

d'un bombardement de vérités premières. J'ai oublié le nom du poète qui écrit : « Enfants, tendez vos rouges tabliers, il pleut des vérités premières. »

Julien, orphelin du père avant sa naissance, avait-il pu donner un peu de sens et un meilleur questionnement sur lui-même avec la part féminine d'un homme analyste ? La question reste pertinente. Je lui ai quand même dit, à la fin de cette avant-dernière séance : « À propos des fleurs de ce jardinier, vous vous souvenez sûrement que la mère (père) adoptive de Momo s'appelait Madame Rosa... ! »